

## Livres

---

Numéro 791, juillet–août 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85720ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(2017). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (791), 45–48.

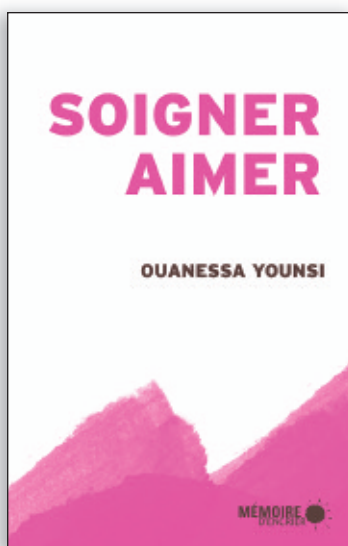
## Soigner, aimer

OUANESSA YOUNSI

Montréal, Mémoire d'encrier, 2016, 136 p.

**L**orsqu'on entend parler du réseau de la santé par les temps qui courent, il est fréquemment question de quotas de patients, d'optimisation des ressources et d'autres indicateurs de performance. À mille lieues de ces considérations quantifiables, le livre de la psychiatre et poète Ouanessa Younsi nous donne à entendre une autre voix : celle de la singularité des souffrances, plus particulièrement du côté de la santé mentale. Dans une écriture sensible et concrète, l'auteure relate différents épisodes de son parcours de soignante, de Sept-Îles à Montréal, et réussit à nous faire communier avec cette vulnérabilité, y compris la sienne. Et, soudainement, le titre de l'ouvrage résonne comme une évidence : soigner, aimer.

De fait, *soigner* est une variante du verbe *aimer* pour l'auteure. En exergue, une citation du psychanalyste Donald Winnicott explique sommairement la différence entre le *cure* (« traiter »), qui réfère principalement au traitement médical visant l'éradication de la maladie, et le *care* (« prendre soin »), qui renvoie au domaine du soin et de l'attention. En principe, la pratique médicale devrait équilibrer les deux, mais les impératifs contemporains de rendement la font davantage pencher du côté de la dimension curative au détriment de la dimension relationnelle. Or, si la guérison relève principalement de la science, le soin relève plutôt de l'âme, nous dit l'auteure (p. 131). Et, pour elle, c'est dans cet espace psychique du soin qu'entre en jeu la littérature, qu'elle soit lue ou écrite. Ouanessa Younsi témoigne du fait que si l'université l'a formée comme psychiatre, c'est en grande partie la littérature qui l'a formée et continue de la former comme soignante. Par exemple, en allant à la rencontre des mots et d'un univers comme ceux de la poète Alejandra Pizarnik : « Je recueille cette souffrance qui n'est pas la mienne, le devient. Je m'ouvre à cette poésie incisive, brute sans être brutale, qui saisit en peu de mots l'abandon, l'absence d'amour. Je



t'accompagne Alejandra, dans les couloirs de l'hôpital psychiatrique où tu es-sais la chimie. Je me métamorphose. Je ne suis plus dans la chaise du docteur » (p. 127). Un changement de perspective qui rappelle que personne n'est à l'abri de la folie et de la perte de repères, et que « seule une poignée de gènes, d'atomes et d'expériences » distinguent le soignant du soigné qui lui fait face (p. 128). Pour Ouanessa Younsi, l'écriture est donc aussi une façon de soigner, d'aimer. De rencontrer l'autre, y compris les autres en soi.

Soigner, prendre soin de la vie, est aussi éminemment politique, comme l'ont montré plusieurs théoriciennes féministes de l'éthique du *care* (Tronto, Paperman, Laugier). Dans la même veine, l'auteure affirme que la souffrance transcende le système de santé et qu'elle est trop importante pour être laissée aux mains des seuls médecins. Du coup, elle souligne aussi l'importance des aidants naturels, en majorité des femmes dont le rôle n'est pas suffisamment reconnu. Même regard critique lorsqu'il est question de dignité humaine, une composante essentielle du *care* et de toute préoccupation de justice : « Soigner, c'est aider le patient à s'inscrire dans son histoire et dans le monde. À retrouver sa dignité, sa propre voix parmi les hallucinations et les idées de référence. Soigner c'est aussi combattre la discrimination, l'exclusion et la pauvreté qui accompagnent souvent la psychose » (p. 125).

Des voix comme celle de Ouanessa Younsi sont nécessaires dans la société actuelle. Empêtrés dans la grisaille des statistiques qui reposent sur une représentation étroitement normative de la

maladie et de la santé, nous en venons à oublier que l'humain n'est pas une machine. Ouanessa Younsi nous en rappelle la beauté et la fragilité. D'où l'importance de soigner et d'aimer.

**Anne-Marie Claret**

## La pensée féministe noire

PATRICIA HILL COLLINS

Montréal, Remue-ménage, 2016, 400 p.

**Q**uel magnifique et monumental ouvrage de la sociologue Patricia Hill Collins qui nous parvient 16 ans après sa première parution, en 1991, grâce à la traduction de Diane Lamoureux ! Ce livre offre un cours accéléré de sociologie et de méthodologie de recherche en sciences sociales tout en posant les fondations d'une nouvelle épistémologie.

Trois parties le composent. La première situe le contexte d'émergence de la pensée féministe noire, la seconde propose un cadre d'analyse et la troisième pose les éléments d'une nouvelle épistémologie permettant de saisir les nouveaux savoirs émanant de ce qui est considéré comme une théorie sociale critique.

À la différence de la pensée féministe blanche, issue de milieux aisés et instruits, la pensée féministe noire s'est développée, dans les années 1970, dans un contexte politique qui niait son existence. Face à cette situation, comment interpréter les voix des femmes noires américaines et leur donner un espace propre ? Mobilisant les notions fondatrices du féminisme noir comme l'intersectionnalité (l'oppression spécifique émanant de la combinaison de facteurs de domination ou de discrimination variés), le travail de Hill Collins permet de dévoiler le fonctionnement des oppressions enchevêtrées telles qu'elles sont vécues par les Afro-Américaines.

L'auteure présente la pensée féministe noire comme une théorie sociale, c'est-à-dire un corpus de connaissances et un ensemble de pratiques institutionnelles qui s'attaquent aux enjeux auxquels font face des groupes sociaux précis. Mais c'est également une théorie

sociale *critique* en ce sens qu'elle poursuit un objectif précis : celui de combattre l'oppression. Entre autres, la pensée féministe noire remet en cause les archétypes normatifs imposés aux Afro-Américaines (la nounou, la matriarche, la Jézabel, par exemple) et analyse les thèmes récurrents chez elles, comme l'autodéfinition ou la féminité noire.

Pour chacun des thèmes examinés, la sociologue mobilise de façon très éclairante des témoignages de femmes présentant des « points de vue situés » différents. Ainsi, la théorie se construit à partir de morceaux de vécu qui expriment une diversité d'oppressions (de classe, de genre, de nationalité, liées à la sexualité). Le tout est accompagné d'extraits d'entrevues et d'analyses d'œuvres d'auteurs afro-américaines (Toni Morrison, Alice Walker) et d'artistes *blues* (Bessie Smith, Billie Holiday, Nina Simone).

À la manière des *subaltern studies*, qui questionnent les conditions d'intelligibilité du discours des dominés, Hill Collins rappelle que la parole des femmes noires n'a jamais été entendue, et ce,



malgré que celles-ci s'expriment de multiples façons. Comme le suggère l'auteure, encore faut-il vouloir les écouter.

Hill Collins prend au sérieux le savoir des dominés. Elle donne la parole à celles qui ne l'ont pas et, surtout – élément essentiel de l'ouvrage –, elle considère cette parole comme un savoir valable. Et puisqu'elles puisent directement dans les expériences vécues des femmes noires, toutes les paroles de ces femmes participent à construire la pensée féministe noire. À la manière d'une courtoisie, elles contribuent à un tout qui, bien que disparate et très contrasté, poursuit le même ob-

jectif : celui de promouvoir l'*empowerment*, la capacité d'action et les conditions de la justice sociale.

Au-delà d'une théorie sociale, c'est une nouvelle épistémologie que propose la sociologue au chapitre II. Comment se construit le savoir ? Comment déterminons-nous ce que nous croyons vrai ? Cette nouvelle approche épistémologique repose sur deux éléments-clés : le vécu comme critère de signification et l'utilisation du dialogue dans l'évaluation du savoir. Dit simplement, l'expérience vécue est source de savoir. La pensée féministe noire est le produit d'un dialogue constant entre la pensée et l'action. Ici, le savoir n'émerge pas du milieu universitaire qui étudie un « objet » ; il provient plutôt d'un va-et-vient constant entre les savoirs évidents (expérientiels) et les savoirs spécialisés (intellectualisés). Bref, toute la pensée féministe noire est co-construite par un mouvement entre théorie et pratique et tient compte des liens intrinsèques entre savoir et pouvoir.

Ce livre est magistral et bouleversant à plusieurs égards. S'il a été écrit par



**GREGORY BAUM**

## Et jamais l'huile ne tarit

*Histoire de mon parcours théologique*

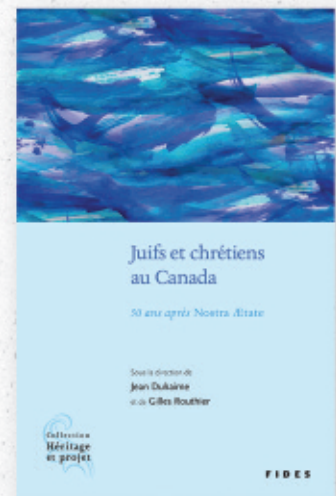
280 pages • 29,95 \$



## JEAN DUHAIME et GILLES ROUTHIER Juifs et chrétiens au Canada

*50 ans après Nostra Aetate*

216 pages • 24,95 \$



une Afro-Américaine, parle des Afro-Américaines et s'adresse a priori à elles, sa portée dépasse largement ce cadre. Nous sommes plutôt conviés à une vaste et nécessaire réflexion sur le féminisme, qui nous concerne toutes et tous. Puisse ce livre être lu afin d'alimenter nos débats. Nous en avons grand besoin.

**Noémie Delisle**

## Devenir voyage

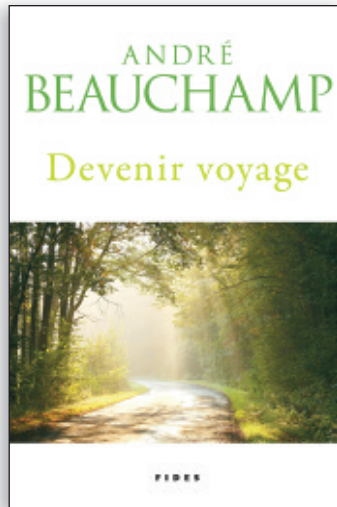
ANDRÉ BEAUCHAMP  
Montréal, Fides, 2017, 183 p.

**C**hercheur et auteur reconnu dans le domaine de l'environnement, André Beauchamp a aussi publié de nombreux ouvrages sur la spiritualité. Dans celui-ci, il nous suggère d'interpréter la vie comme un voyage, un voyage initiatique vers soi-même. « Proposer un parcours signifiant de la vie chrétienne, non pas à partir du discours théologique, mais à partir de la vie et de ses expériences courantes », voilà son intention. Ainsi ouvre-t-il une fenêtre sur d'autres dimensions de l'expérience, qui interpellent autant les non-croyants que les croyants. Pour ce faire, chacun des 14 chapitres du livre illustre un « va-et-vient incessant entre quelques réalités de la vie (la tente, la solitude, le désert, la montagne, la maison) et l'expérience spirituelle » (p. 8).

L'auteur esquisse au départ quelques figures-types du voyageur : le touriste, le sédentaire, le stagiaire, le nomade, l'errant, le migrant. « À chaque vie son parcours », écrit-il. À nous de choisir la figure qui nous convient. J'ai aimé sa présentation du migrant comme un audacieux, celui qui ose la rupture et la liberté. Les immigrants auront toujours le double visage du frère et de l'étranger. Dans le contexte actuel, il est bon, comme nous le propose l'auteur, de se rappeler les mots de Gilles Vigneault, qui associe l'appartenance au pays et l'accueil de l'étranger : « Je crie avant que de me taire / À tous les hommes de la terre / Ma maison c'est votre maison [...] / Et les humains sont de ma race ».

D'ailleurs, le deuxième chapitre, intitulé « Partir », rappelle le départ d'Abra-

ham dans la Genèse, en réponse à un appel de Dieu : « Quitte ton pays... Et va vers le pays que je te montrerai. » L'auteur éclaire ce passage biblique par l'interprétation signifiante de la psychanalyste Mary Balmary : « Va pour toi, de ta terre, de ton enfantement de la maison de ton père, vers la terre que je te ferai voir » (p. 30). Ainsi le départ initial est une quête de soi accomplie par une sortie de soi.



Chaque réalité de la vie fait l'objet d'un approfondissement au fil des chapitres, par des considérations philosophiques, des commentaires bibliques, des extraits littéraires et un partage d'expériences personnelles, souvent évoquées dans le poème qui clôt chaque chapitre. À titre d'exemple, pour les personnes usées par le temps et les travaux et qui doivent quitter leur maison à cause de leur fragilité, voici une invitation à devenir demeure : « La vraie maison est ailleurs / À découvrir sans cesse / Dans la rencontre des gens qu'on aime » (p. 104). Parfois, aussi, point une critique de la société de consommation, car celle-ci tient lieu pour plusieurs de « vraie vie ».

Mais la vie humaine n'est pas qu'un défi individuel ; elle s'inscrit aussi dans une collectivité. Le récit biblique de l'Exode est présenté comme une topologie de l'aventure humaine sur trois plans : Dieu est celui qui entend et vient au secours de son peuple, avec un souci prioritaire envers les pauvres ; la lutte pour la justice est une marque de l'Esprit de Dieu ; la nostalgie des oignons d'Égypte, évoquée dans le livre de

l'Exode, est le prix à payer pour la liberté. La tradition biblique présente deux figures de la libération : le sabbat et l'exode, deux réflexions pertinentes pour aujourd'hui dans la course effrénée de nos vies.

Dans un chapitre intitulé « Le troisième âge et plus », l'auteur réfléchit sur le défi éthique de la vieillesse, qui repose sur une décision de transformer la crainte intérieure en levier pour acquiescer à l'âge qui vient. On y trouve quatre pistes spirituelles majeures pour élargir ses horizons et approfondir sa vie intérieure, inspirées par l'écrivaine Colette Nys-Mazure. Il s'agit d'accueillir la vie comme un don, de faire avec ce que l'on a, de faire le vœu de bonté et de rendre le souffle comme on l'a reçu. Un appel à la sérénité.

Bref, au cours de cette lecture vivifiante, on retrouve André Beauchamp le philosophe, le littéraire, le poète, le théologien, oui, mais surtout un homme en quête d'un sens à la vie.

**Céline Dubé**

## À bas les tueurs d'oiseaux !

Michel Chartrand :  
témoignages et réflexions  
sur son parcours militant

SUZANNE G. CHARTRAND (dir.)  
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles,  
2016, 120 p.

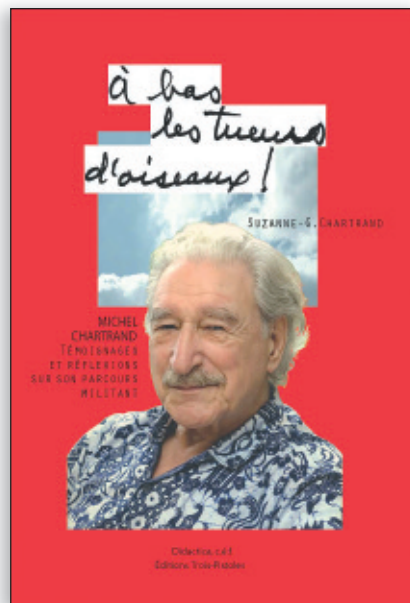
**L**a veille de l'inauguration officielle de l'imposante sculpture d'Armand Vaillancourt dans le parc Michel-Chartrand, à Longueuil, la fille du syndicaliste, Suzanne, procédait au lancement d'un livre lui rendant hommage. *À bas les tueurs d'oiseaux !* est un recueil dans lequel une trentaine de camarades de Michel Chartrand expriment un témoignage admiratif. Souvent émouvants, toujours pertinents, ils réussissent à cerner la personnalité de cet homme qui n'a jamais laissé personne indifférent.

Près de sept ans après son décès, il n'est pas exagéré de dire que le peuple continue de reconnaître dans ce tonitruant empêcheur de tourner en rond un allié fidèle, n'ayant jamais cédé à la compromission. De la même manière qu'avec

le cinéaste Pierre Falardeau, ce peuple ne s'est pas trompé en voyant en lui un défenseur inébranlable, infatigable, capable de remettre à leur place tous les coquins qui s'agitent dans le monde de la finance, dans le système judiciaire et dans la sphère politique. Quand Denise Brunelle, deux ans avant le décès de Chartrand, s'informe de sa santé, il lui répond qu'il peut encore lever le pied assez haut pour botter le cul d'un boss...

C'est sans conteste l'écrivain et éditeur Victor-Lévy Beaulieu qui a le qualificatif le plus original pour décrire Chartrand : « l'homme surabondant » ! En mettant la « liberté au-dessus de tout », le syndicaliste, selon Beaulieu, « maître de tous les registres », s'est affirmé avec « cette surabondance de la vie combattante, cette surabondance de la vie aimée et aimante ». L'homme de lettres qui sait faire virevolter les mots salue en Chartrand un connaisseur : « À écouter Michel Chartrand, qui savait user de tous les styles pour rendre compte de sa pensée, je compris ce que c'est que le génie d'une langue » (p. 67).

Décédé quelques semaines avant Chartrand, l'écrivain et syndicaliste Pierre Vadeboncoeur avait fait son éloge dans la revue *Maintenant*, en 1971. Pour notre plus grand plaisir, ce texte est repris dans le recueil. Ces deux hommes, fort différents, l'un parlant tout bas, l'autre vociférant souvent, ont néanmoins partagé les mêmes valeurs et mené les mêmes combats. On saisira la justesse



de l'appréciation de Vadeboncoeur dans les lignes suivantes : « Ce pamphlétaire, dont plusieurs ont du mal à saisir l'unité et la vérité du message sous son torrent verbal, il faut savoir entendre ce qu'il dit. Il y a une vérité de paix sous son langage agressif. Il y a une vérité de liberté sous sa parole intransigeante. Il y a une excellente nature sous son verbe offensant. Ce malcommode énorme est un superbe ami de l'humanité, quoi qu'on en dise. Il n'a jamais cessé en tout cas de la défendre. Il faut bien en prendre acte » (p. 72). Fils de l'un et filleul de l'autre, le docteur Alain Vadeboncoeur avoue qu'il s'est nourri de leur vision humaniste du monde qui l'a aidé, dit-il, à regarder au-delà de la médecine pour « défendre les acquis sociaux et les valeurs de solidarité pour lesquels ils se sont battus toute leur vie » (p. 11).

Paul Cliche salue pour sa part en Michel Chartrand « un mentor, un ami ». Roméo Bouchard dit de lui qu'il était « un guerrier et un prophète indestructible ». Pour Dominique Daigneault, présidente du Conseil central de Montréal (CSN), que Chartrand a présidé durant neuf ans, il était « un homme plus grand que nature ». Sa petite-fille, Marie Cailher-Chartrand, se souvient que son grand-père répétait souvent que l'homme est né pour le bonheur. Yves La Neuville rappelle « qu'autant il osait se dire nationaliste et socialiste, autant il s'affichait comme chrétien ». Denise Brunelle, sœur de la Congrégation de Notre-Dame, se souvient de l'admiration que Michel Chartrand portait à sœur Denise Dubois, qu'il appelait son « héroïne », sachant tout ce qu'elle avait réalisé au Chili. Pour Jean Gladu, qui a fait la conception graphique de cette production en hommage à Chartrand, il était « un dirigeable en route vers la Liberté ».

Pour sa fille, Michel était « un homme de combat, infatigable, [...] tendre, généreux, chaleureux avec [s]es proches ; libre, droit, courageux, sincère ; indigné et révolté devant la misère, l'injustice et l'oppression » (p. 6). En saluant son « vieux frère et cher petit papa », elle lui dit qu'il a fait sa part, que c'est à nous de poursuivre.

**Michel Rioux**

Accédez  
gratuitement  
à notre portail  
d'archives



CENTRE VIRTUEL DE LA  
MÉMOIRE HISTORIQUE  
MISSIONNAIRE MIC

En vous abonnant à la revue *Le Précurseur*

SEULEMENT 8\$ PAR AN

(NOUVEAU FORMAT NUMÉRIQUE)

[www.pressemic.org](http://www.pressemic.org)

